

Moebius

La mer à boire

Élise Turcotte

Numéro 100, hiver 2004

URI : id.erudit.org/iderudit/14409ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turcotte, É. (2004). La mer à boire. *Moebius*, (100), 11–17.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

ÉLISE TURCOTTE

La mer à boire

Petit frère fou la petite sœur folle raconte une histoire pour nous. Les mots écorchés d'une mongolienne, les sons crevés au soleil comme des bulles de savon. [...] Elle ne comprend pas les grandes personnes qui négligent la mort et l'amour. Elle fait semblant de mourir et elle aime sans faire semblant. Les autres ils ne veulent pas la laisser faire l'amour la mort.

Emma Santos
La mal castrée

Foliane n'ira pas au bois.

Vous savez? Ce genre de bois coagulé, traversé de grands spectres-ciment, les stèles des morts, absurdes dans leur grandeur, qu'on visite caché dans le noir, faux ou vrai, les mains tirant sur les paupières. N'ira pas à la messe non plus, si sombre, claquant d'artifices nécrophages, ni au salon où sont exposées les pourritures familiales.

Voilà!

Foliane n'ira pas enterrer Alluci avec tellement de fracas, car il n'est pas mort: c'est une farce sinistre...

Je l'avais attendu une partie de la nuit, le cœur gros, serré. Puis il a surgi du grand mur tapissé de photographies, hallucinant, rendant ma nuit plus blanche encore. Il bougeait comme une ombre avec ses yeux-fantômes couleur de mer couleur de dunes désertes; moi, j'essayais de m'endormir, oui dormons, rêvons-nous jouant à saute-mouton par-dessus les colonnes doriques... Mais j'ai senti sa présence jusqu'au matin...

— Et alors il n'était plus là, c'est bien ça? Foliane, ton mari est mort...

— Et alors je me suis réveillée en pleurant, la tête dans le brouillard. Je croyais à vos sordides mensonges, j'ai revu ton affreux visage, puis, plus rien... Mon mari? Je n'ai pas de mari, Alluci n'est pas mon mari, aucun lien de parenté entre nous. Seulement des liens magiques. Toutes sortes de liens. Mais pas de liens vipères de parenté. Toi, tu es ma sœur, une petite sœur idiote, alors laisse-moi tranquille!

Foliane va jeter tout ce fatras-là dehors, dans l'ombre; la famille, les condoléances, les petits hors-d'œuvre en deuil. Allez, fichez-moi le camp, au diable, au bon dieu, n'importe où, mais partez! Ne plus voir vos visages si bien ordonnés. Ne plus entendre tes balbutiements stridents, petite sœur idiote. Ne plus croire à vos mensonges. Rester seule, attendre Alluci...

C'est comme ça que j'ai tout balayé un soir sinistre, jusqu'à ma raison qui ne me servait plus qu'à pleurer. Après, je n'avais plus de raison et Alluci n'était pas mort. Il était partout, dans ma chambre, irradiant des murs jusqu'à moi. Partout...

Ils ont vainement essayé de revenir, vicieusement comme les mouches, et avec un docteur en plus, qui avait les poches bourrées de pilules calmantes, revigorantes, assommantes: des pilules de fous. Des pilules pour faire croire à Alluci, mort. Mon amour je t'aime, je te sens en moi, chaque jour, chaque nuit.

Ils ont frappé à ma porte si fragile. Leurs coups, leurs poings agressifs. Je n'aime pas les intrus. Même que le concierge Contrecœur est venu, vous voyez bien qu'elle répond pas, qu'il a dit. Elle est là, elle veut pas répondre, a dit ma petite grande sœur avec sa bouche en as de pique. C'est du pareil au même, sacrez-moi le camp, a répondu Contrecœur.

Et quand j'étais bien assurée qu'ils étaient tous partis avec leurs idées noires dangereuses, je suis descendue pour dire à quelqu'un n'importe quoi, dire à Contrecœur qui m'écouterait...

— Foliane je t'aime beaucoup, je veux pas qu'on te rende triste. Que tu sois folle, O.K., mais pas triste.

Puis on a pris quelques verres et il est ensuite venu me reconduire à mon appartement parce que je ne pou-

vais plus marcher tellement. J'étais si bien, tout flottait autour de moi, écliptique.

Une folie comme ça. Un dimanche, nous avions emmené Contrecœur à la campagne... on a fait un festin grandiose, on a tous été malades après. Ça ne fait rien. Contrecœur était très vert. Alluci très gris. Moi, les deux...

Mais là, je ne sais plus, il y a comme un vide autour, une sorte d'omni-absence. Si Alluci n'était plus là... non, ça ne se peut pas, je ne peux pas y penser, ça éclate dans ma tête!

Plus tard, je suis redescendue voir Contrecœur avec une décision saugrenue. J'ai dit: «Contrecœur, je pars, je m'en vais retrouver Alluci n'importe où, dans la ville, dans tout l'univers.»

Et je suis partie dans la nuit très noire.

J'ai dû marcher des millions de milles, arpenter des millions de trottoirs et tressaillir des millions de fois aussi. À un certain moment il a fallu que je me cache dans une ruelle mal famée: je pensais que la police rôdait. J'étais devenue une chatte de gouttière, lovée dans l'obscurité, le poil paranoïde, l'œil alerte...

Le lendemain, après avoir somnolé dans la ruelle, j'ai aperçu un convoi funèbre avec ma petite sœur idiote qui pleurait au bout. Je ne savais pas ce qu'elle faisait là mais je me suis précipitée derrière une chose sans importance pour qu'elle ne me voie pas. Ça m'amusait assez de jouer à la fugitive comme ça. Mais c'était pour une bonne cause. Retrouver Alluci à tout prix, même au prix de ma vie, ou de celle des autres...

Puis, un jour que je n'étais plus tellement une fuyarde à bout d'espace, je décidai de retourner au bois, désœuvrée. Je suis alors entrée dans un long chemin terreux, frileux, pour aboutir dans un cimetière immense. Il y avait là, envahissant et superbe, un soleil comme je n'en avais jamais vu. Un des premiers soleils d'été qui entre dans la peau, la caresse, excessivement. Il y avait aussi une tombe fraîche avec le nom d'Alluci écrit dessus et le mien plus bas. Je crois m'être évanouie et demeurée figée pendant plusieurs minutes. Puis j'ai parlé très fort pour qu'Alluci m'entende si jamais il était là, étouffé, calfeutré. J'ai crié comme le ciel quand il y a orage. Tempête moi-même,

d'angoisse, de mépris pour ma terrible sœur idiote. J'ai crié plusieurs fois son nom, mon amour je t'aime il faut que tu reviennes... mais il n'a pas répondu.

Elle l'a peut-être enterré et il a peut-être réussi à se sauver. Ou elle n'a pas osé.

C'est une démonsse, un despote. Quand j'étais petite, elle marchait avec des pas d'ogre dans la maison. Je l'entendais tourner en rond et ruminer des souffrances à me faire subir. C'était des tortures d'adulte jalouse à mort, déjà ridée comme le plein hiver, comme la peau d'éléphant sablonnée, comme le sans amour constant. Elle me réveillait la nuit avec ses prières térébrantes et ténébreuses. Je ne comprenais rien, toute aplatie de sommeil et dérangée dans mes rêves. Alors elle me battait avec des mots.

C'est comme ça que je suis devenue insomniaque.

Elle sabotait la musique, le jeu. Il n'y avait jamais d'éclats dans sa vie. Un jour, et une nuit aussi, elle m'a enfermée dans un placard minuscule comme moi, sans lumière. C'était atroce; je me débattais dans le noir absolu.

C'est comme ça que je suis devenue claustrophobe.

Peur d'être étouffée, peur du noir, peur des foules, du monde, de la mort. Peur de la vie.

Sadique dans l'âme, elle a répété ça plusieurs fois. Pauvre idiote...

Promenons-nous dans les bois pendant que ma sœur n'y est pas, si ma sœur y était elle nous mangerait, mais comme elle n'y est pas, elle nous mangera pas... et elle n'a pas mangé Alluci non plus; il n'était pas dans le trou. S'il y avait été, j'aurais creusé avec mes mains. Je l'aurais sorti de là, contre tout, contre le regard frigidé de ma sœur idiote. Mais Alluci n'a pas répondu. Mon cœur s'est calmé et j'ai dormi, la tête sur le tas de fleurs sinistres, à cause du soleil magistral...

Dans mon rêve, trois convois funèbres avançaient inexorablement, noirs, affreusement noirs, les gants, les voilettes, les robes, les yeux, avec des têtes hautes, vides, inflexibles, sans pitié.

Ils avançaient en file indienne, comme en se tatouant dans ma tête. C'est alors que j'arrivais, dans une robe de soie pleine de couleurs, avec au bout de mes doigts une corde et au bout de la corde un cerf-volant, immense,

aussi haut que le soleil. Il volait au-dessus des convois en décrivant des courbes câlines, des arabesques, en narguant cette série de marcheurs implacables. On se moquait du noir avec la démente des anges fous. Puis, dans une lente et exaltante métamorphose, le cerf-volant devenait évidemment Alluci, mon amour et complice, magicien héliaque, hibernant avec moi, malheureux de l'hiver, heureux du soleil et vibrant avec la lune. Alluci astral...

Et là mon rêve s'achevait et je me réveillais dans un sursaut spectaculaire, odeur de terre, nausée moribonde, moribonde moi-même qui n'avais pas mangé depuis deux jours. Mes yeux pleins de terre fraîche, à peine séchée, se sont ouverts puis écartés à la vue de Contrecœur me regardant en concierge désabusé, sympathique, abandonné.

— Contrecœur, je ne pensais pas te voir là! je croyais avoir changé de pays.

Mais je remarquais la neige qui venait de disparaître, le printemps tout eau, effervescence, et les inscriptions sur les tombes. Je ne savais pas pourquoi Contrecœur était là, ni comment, ni rien. Peut-être me cherchait-il? Il m'a emmenée manger des choses empoisonnées dans un restaurant du coin. Mais je ne suis pas morte.

— Contrecœur, il faut retrouver Alluci!

Voilà ce que j'ai dit à Contrecœur qui en avait pardessus la tête de la conciergerie. Alors on est parti...

Je voulais aller à Thalassa, Alluci était sûrement là. Un pays très petit, avec le vent et la mer. Rien d'autre. Manger des crabes, du soleil, du vent, manger la mer...

Je ne veux plus rien faire sans Alluci. Lui et moi, viveurs de nuit, un cinéma chacun dans notre tête, on se mêlait ensemble, on riait souvent (rire aux étoiles avec du vin dedans, rire tellement – arrête, j'en peux plus, j'ai mal au ventre – que ça dépasse quand on pleure). On avait écrit un livre avec les histoires qui nous sortaient de partout. C'est le seul bagage que je voulais apporter à Thalassa, un grand sac avec notre livre fou dedans. Nous vivions à rebrousse-poil, à contre-courant. Emmitoufflés dans des ombres chinoises, des paroles vivantes, de la tendresse en bateau. C'est Alluci qui inventait les histoires les plus tristes. J'avais parfois très peur quand ça devenait trop cauchemardeux. Je me cachais alors dans son dos ou

dans son ventre pour ne plus l'entendre. Il souriait. Amer. Quelquefois...

Contrecœur a loué une espèce de camion en loques, et on a pris la poudre d'escampette destination Thalassa pays d'Alluci mon amour et mirage torride.

Il a fallu parcourir des routes endiablées, incessants soubresauts, les nerfs comme des têtards tendus, et d'autres plates, linéaires comme des dortoirs acides. C'était long, long comme une attente tragique. Revoir Alluci, le tenir sur mon cœur malgré les chimères de ma grotesque sœur en ruine... si Alluci était mort, je ne serais pas sur cette route interminable en pleine sueur torrentielle et avec les serpents venimeux de ton genre, ma sœur.

Alluci m'attend, il en tremble, comme j'en tremble, à demi consciente, sans mémoire, sans raison. Il en tremble et je le sens déjà être fou, comme les oiseaux fous, l'œil affolé, perdu et mauve... Alluci, aide-moi, il faut que je te touche, la route n'arrête pas de s'élaner devant moi et je me vois mourir...

Contrecœur me regardait, me donnait de quoi fumer, de quoi boire, de quoi mourir d'envie de mon amour. Et on continuait. Inlassablement. Dans un silence de mort. Ou dans un chaos total...

Puis, en pleine nuit, claire-obscur, délirante d'odeur de mer, trouée par les musiques des cigales, on y est arrivés.

On a tout de suite reconnu le pays d'Alluci. D'horizontalités recoupées, dansantes, avec aux extrémités floues, en eau, océan, des transparences aux figures d'alcools lumineux, sans yeux derrière la tête, sans langue dans l'estomac cachée; de verticalités baigneuses à aile d'oiseau, de voiles. Partout des espaces bleuis astraux, de l'ailleurs en solitude voulue, purifiante, du fortuit.

La nuit jamais complètement noire à cause du blanc des maisons, du bruit des cigales somnifères, de celui de l'eau, des rochers.

Un pays tout en rondeurs, plein de sable et de mystère tranquille.

Presque un pays-fantôme, avec plusieurs monticules pour regarder la ville, imaginer le monde autres formes autres couleurs, avec de l'écho, de l'écho modulé...

J'ai crié dans l'écho le nom d'Alluci... sans réponse.

Crier à fendre l'âme, à fendre la mort et la vie aussi.
Il doit dormir, me suis-je dit, avec les yeux des enfants.
J'ai vu Contrecœur qui dormait et je me suis endormie
aussi...

Le matin: soleil fou à lier, Alluci errant dans mes
phosphènes.

J'ai réveillé Contrecœur qui dormait comme un billot,
j'ai regardé longtemps, dans un prisme rêvé, m'éludant
dans le cristal, le pays fou d'Alluci...

Alors, vifs-argentés de soleil déjà, cuits d'avance
comme les lézards, baignés d'avance, mangés par le sable-
frisson, par les vagues-lumières, nous sommes allés sur la
plage, toute blanche, immense, à perte d'yeux. Et là,
absorbée par la plage, mêlée, imbibée dans la plage, j'ai
survolé par-dessus tout, j'ai touché tout par une mémoire
grand-angulaire et je n'ai gardé qu'Alluci pour qu'il m'at-
tire dans son roulis, pour qu'il m'emmène loin, tellement
loin dans notre amour de violon de lune absolue, j'ai
touché tout, la mer, inespérée, pleine d'étoiles de métal
au soleil, pleine d'Alluci, à en perdre les yeux, la mer
comme un ventre-berceau... et je m'y suis noyée.

Montréal, mai 1975